C'est de l'individualisation du traitement pédagogique des élèves que doit se préoccuper l'école à une époque où tout doit être mis œuvre pour permettre de donner à chaque enfant toute l'instruction qu'il est capable de recevoir.»

Dans les années 1970, la psychanalyste française Françoise Dolto lance son cri d'alarme : «Dans le système scolaire français, les surdoués sont éliminés très tôt.

Ne survivent et ne réussissent que les vrais inadaptés.» Elle reprend à son compte les idées du peintre allemand Paul Klee, cofondateur de l'école du Bauhaus d'architecture et d'arts plastiques qui déclare dans les années 1930 : «Un génie ne peut jamais intégrer un système.» Il faisait allusion à la montée perceptible du nazisme, géniteur de «la pédagogie noire», dite d'endoctrinement. Une pédagogie qui ne tolérait pas l'imagination créatrice et l'esprit critique.

G. Delaissement et L. Adladji, auteurs d'essais pédagogiques : «Si l'on veut parler de réforme, c'est la notation dans son principe qu'il faut mettre en cause, et tout l'édifice des examens scolaires. Ces derniers entravent la vie scolaire en l'alourdissant chaque jour davantage. Ils ne répondent plus à une formation ouverte et continue. La notation gêne la liberté d'expression de l'enfant, l'incite au conformisme au prix de la plus fausse des émulations.»

En 2009, sonnette d'alarme du ministère français de l'Education : les redoublements, une spécialité du système scolaire français, coûtent 2 milliard d'euros chaque année. Et l'examen du bac, combien ça coûte ? La même année, le président de la Sorbonne lançait un pavé dans la mare avec un livre à charge : *L'arnaque du bac*.

L'auteur donnait des chiffres alarmants de nouveaux bacheliers qui n'avaient pas une maîtrise suffisante de la langue française et dont une bonne partie allait faire les frais du décrochage dès la première année d'université. De Jean Piaget, illustre psychologue qui a longuement travaillé sur les apprentissages scolaires des enfants : «Et la culture qui compte chez un individu particulier est-elle toujours celle qui résulte de la formation purement scolaire, une fois oublié le détail des acquisitions au niveau de l'examen final, ou est-ce celle que l'école a réussi à développer en vertu d'incitations ou d'intérêts provoqués indépendamment de ce qui paraissait essentiel dans la formation dite de base ?»

Alain, le philosophe, écrit dans *Propos sur l'éducation* : «Les examens sont des exercices de volonté ! En cela ils sont tous beaux et bons… qu'un garçon qui a fait cent problèmes de mélange, et qui n'y trouve plus de difficultés, soit capable, au jour de l'examen, de déraisonner en ces mêmes problèmes, ou que, trouvant d'abord la solution correcte, il soit pris soudain comme de vertige, et gâte tout. Voilà d'humiliantes expériences. De même qu'un tireur s'est exercé très bien sur des sangliers de carton, le jour où il doit sauver sa vie, c'est ce jour-là qu'il tire à côté. (…) La faute par émotion fait paraître un esprit inculte et je dirais même un esprit injuste.»

Dans un remarquable ouvrage sur l'évaluation, Bernard Maccario détruit le mythe de la fonction sociale du système de notation. Il y décrit, entre autres, les dérives classiques de la notation telles l'effet Pygmalion et la courbe de Gauss. Il écrit : «On peut se demander si les notes, compte tenu des significations diverses qu'elles revêtent et des influences qu'elles subissent, sont ici des outils pertinents.

Ne contribuent-elles pas au contraire à produire des effets opposés ? Vu sous cet angle la note contribue à boucler le cercle vicieux de l'échec scolaire.» Georges Jean est un immense pédagogue – ancien normalien, il a enseigné dans tous les cycles du système scolaire. Outre qu'il est poète et écrivain, l'homme a, à son actif, une multitude d'articles spécialisés et d'ouvrages en pédagogie. Dans un livre édité vers le milieu des années 1970, il s'exprime en ces termes : «Les systèmes éducatifs tendent presque tous ou finissent presque toujours à figer le "culturel" dans le vérifiable. Or, les résurgences lointaines, les modifications diffuses dues à telle ou telle éducation, les changements culturels de la personne échappent le plus souvent à tout contrôle.» Et de conclure en souhaitant «une révolution radicale qui fasse disparaître l'examen-tribunal avec ses juges et ses prévenus».

**_Que faire ? Mettre à plat la doctrine pédagogique de la réforme de 2003 (si doctrine il y a) et revoir la philosophie qui irrigue notre politique éducative dans son ensemble (scolaire-professionnelle et universitaire). Et surtout ne plus parler d'examens de passage d'un cycle à un autre, mais d'une évaluation humanisée et ciblée des pré-requis exigés par le cycle de destination._**

## (in)utilité

Il nous reste à poser la question qui fâche : les examens de fin de cycle dans leur version actuelle ( et ancienne) sont-ils utiles ? La réponse est à lire dans l'impact qu'ils génèrent chez nos élèves : redoublements, décrochages, dévitalisation intellectuelle (le Tout- Mémoire), traumatismes en tous genres (surmenage, dépression, phobie de l'école…), méfiance/défiance à l'égard de l'institution éducative, chômage, frustrations, violence, corruption, fraude, triche, suicides et tentatives de suicide. La liste est longue, trop longue. Que faire ? Mettre à plat la doctrine pédagogique de la réforme de 2003 (si doctrine il y a) et revoir la philosophie qui irrigue notre politique éducative dans son ensemble (scolaire-professionnelle et universitaire). Et surtout ne plus parler d'examens de passage d'un cycle à un autre, mais d'une évaluation humanisée et ciblée des pré-requis exigés par le cycle de destination.

Et dans cette approche, l'élève sera partie prenante, sensibilisé, conscientisé, responsabilisé. Il mettra son cœur à l'ouvrage, ne se sentira plus jugé, épié, surveillé, stigmatisé.

A l'école, il ira avec le sourire car ce sera l'espace dont il rêve pour s'épanouir, se cultiver, se découvrir et s'élever vers la plénitude de ses capacités et de ses dons. Arrivé en fin de cycle secondaire, il n'aura pas à avoir peur d'une orientation universitaire «au pifomètre», celle par ordinateur. Il n'aura plus besoin d'acheter des cours payants pour «se doper».

Deuxième question qui fâche : faut-il une réforme destinée à remodeler une réalité vermoulue et dénoncée à juste titre ou une refondation qui transforme cette réalité décriée et donne un vrai sens aux expressions «aller à l'école — aller en apprentissage — aller à l'université» ? L'avenir de notre société en dépend, sinon la politique de l'autruche voulue par des cercles conservateurs poussera notre pays dans les griffes du nouveau colonialisme : celui des neurones et des esprits. Installé dans un pays intellectuellement dévitalisé, ce colonialisme des esprits se pérennise. Aucune révolution ne peut l'en chasser – fut-elle armée.

**A. T.**

Publicité